

La tentation de l'irresponsabilité

de matin, 14/06/79

Aujourd'hui, François Mitterrand réunit quatre-vingts écrivains et essayistes dans le cadre du conseil culturel du PS. Bernard Pingaud saisit cette occasion pour remettre à leur juste place les « nouveaux philosophes » et rappelle la phrase de Jean-Paul Sartre : « Tous les écrivains d'origine bourgeoise ont connu la tentation de l'irresponsabilité. »

par Bernard Pingaud *

LES tribunes du Programme commun sont vides : cette affirmation péremptoire qu'on a pu entendre au cours d'une récente émission de variétés philosophiques est évidemment fautive et me paraît très inquiétante.

Fausse, d'abord. Il suffit de lire les journaux, les revues, les livres théoriques ou politiques qui se multiplient ces derniers temps pour voir qu'à gauche, aussi bien du côté socialiste que du côté communiste, le soutien des intellectuels ne manque pas. On souffrirait plutôt, parfois, d'une abondance de copie qui ne permet plus de tout suivre et finit par brouiller le débat. Il est vrai que ni Foucault, ni Deleuze, ni Lacan, ni Clavel ne figurent à l'affiche. C'est leur droit, mais ces éminents penseurs ne représentent pas, à eux seuls, toute l'intelligence française, et d'ailleurs ils n'y prétendent pas.

Il est vrai aussi que la plupart d'entre nous n'ont pas la chance, comme Bernard-Henri Lévy, d'être à la fois des « métaphysiciens », des « artistes » et des « moralistes » ; nous ne vivons pas dans la hantise et la fascination d'un maître à la fois omniprésent et incommensurable, nous ne croyons pas

notre tort. Plus modestement, plus naïvement et, comme le dit très bien Touraine, sur un mode beaucoup plus « fragile », nous essayons, les uns et les autres, de contribuer à la solution d'un certain nombre de problèmes qui se posent à la gauche si, comme nous le souhaitons, elle gagne en 1978 : modifier la nature du pouvoir, restaurer la société civile face à l'Etat, articuler l'exigence morale avec les contraintes politiques, assurer une véritable liberté d'expression, donner un sens concret à l'autogestion, jeter les bases d'une action culturelle qui ne perdure pas simplement les privilèges de la culture dominante, réfléchir sur le rapport entre les organisations politiques ou syndicales et le mouvement populaire, etc. Le PS, pour sa part, réunit aujourd'hui même, autour de François Mitterrand, un conseil culturel composé de quatre-vingts écrivains et essayistes, créateurs et artistes de disciplines diverses, praticiens de l'action culturelle, bibliothécaires, éditeurs, qui souhaitent ne pas se contenter de donner leur caution à l'Union de la gauche, mais mettre leurs idées et leur expérience à son service. Et Georges Marchais s'adressait ces jours-ci aux intellectuels membres ou amis du PC. Non, thickmann, les tribunes du

Programme commun ne sont pas vides, et d'ailleurs vous le savez fort bien.

Alors, pourquoi cette affirmation imprudente ? J'ai bien peur qu'elle n'illustre un état d'esprit qui n'est pas nouveau. Il y a plus de trente ans, en tête du premier numéro des Temps modernes, Sartre écrivait : « Tous les écrivains d'origine bourgeoise ont connu la tentation de l'irresponsabilité. » Nous en sommes, malheureusement, encore là. Pendant ces trente années, on a vu souvent les écrivains et intellectuels de gauche dire non, et parfois prendre des risques sérieux pour le dire : non à la guerre d'Indochine, non à la guerre d'Algérie, non au gaullisme. En 1968, ils ont, dans leur ensemble, suivi le mouvement. La contestation n'a pas de secret pour eux. Mais lorsque, pour la première fois depuis la fin de la guerre, une chance sérieuse se présente de voir enfin ce pouvoir que nous n'avons cessé de combattre sous toutes ses formes basculer, de voir enfin accéder au gouvernement une majorité de gauche qui porte, c'est un fait, les espoirs de millions de travailleurs, et qui se présente unie sur l'essentiel, avec un programme, un calendrier, tout d'un coup, c'est à nouveau la peur, la fuite, on prend ses distances, on fait la fine bouche. A croire que l'idée que la société pourrait effectivement changer les effraie !

JE trouve stupéfiant, et je le dis très clairement en pensant à un certain nombre d'intellectuels qui sont mes amis, ce concert de critiques qui, au nom d'un prétendu radicalisme de la pensée, aboutit à fermer toutes les

issues. Car enfin, si le pouvoir est, par essence et depuis qu'existe une société humaine, du côté du Mal, si le désir, l'histoire, le langage, tout est truqué, faussé à l'avance par ce maître occulte qui s'appelle, chez nous, le capital et qui ne serait qu'une autre forme, plus civilisée, du goulag, alors, en effet, il ne reste plus qu'à rentrer chez soi ou à dîner en ville. Je veux bien que Roland Barthes prenne un intérêt entomologique à rencontrer Giscard, que Philippe Sollers, après avoir successivement renié le communisme et le maosisme, s'intéresse maintenant à dialoguer avec Edgar Faure ; ils me feront difficilement admettre que ces jeux soient innocents.

Et, pour aller jusqu'au bout, je suis, comme un certain nombre de camarades qui n'ont pas attendu 1976 ou 1977 pour dénoncer le totalitarisme soviétique — souvenez-vous du débat qui, voici quelques lustres, mobilisait sur ce sujet Sartre, Merleau-Ponty, Camus, Lefort — scandalisé par l'usage à la fois terroriste et moudain qui est fait aujourd'hui du goulag pour imposer silence à ceux qui osent encore parler de socialisme. Il n'existe pas, à ma connaissance, un seul intellectuel, un seul écrivain au PS ou au PC que ce problème ne préoccupe profondément. Il n'en est pas un qui, tenant compte des expériences étrangères, ne réfléchisse aux moyens d'éviter qu'un socialisme « à la française » ne se limite à une simple passation de pouvoirs et n'engendre de nouvelles formes de contrainte. C'est tout le sens de la démarche autogestionnaire et de la réflexion sur une nouvelle pensée politique ou sur l'expérimentation sociale qui est menée, par exemple, à Faire.

JE prétends que, pour des intellectuels qui depuis des années militent à gauche, c'est aussi la seule démarche responsable, à moins d'avouer qu'on se payait de mots. Aussi bien, nos « nouveaux philosophes » et autres brillants pourfendeurs du Pouvoir avec majuscule, que feront-ils en mars 1978, si la gauche gagne ?

Resteront-ils chez eux à relire Soljenitsyne, ou descendront-ils dans la rue voir ce qui s'y passe ? Car il se passera quelque chose ce soir-là, soyez-en sûrs. Une chance qu'il ne faudra pas laisser échapper et, vraisemblablement aussi, une fête, comme on n'en aura pas connu depuis longtemps.

Personne ne prétend que les problèmes se trouveront résolus parce que le pouvoir aura changé de mains. Nous sommes tous persuadés, au contraire, que le plus dur commencera alors, et que les intellectuels qui auront soutenu la gauche dans sa lutte devront se montrer plus vigilants, plus exigeants que jamais. Mais l'exigence n'exclut pas une certaine modestie, et l'exercice honnête de la réflexion ne va pas sans doutes sur soi-même. Nous sommes comptables du discours critique que nous avons tenu dans le passé : il faudra l'assumer jusqu'au bout. L'assurance de nos censeurs, cet élégant désespoir, qui permet de garder les mains propres, n'est finalement qu'une forme assez banale de dandyisme.

B. P.

* Bernard Pingaud, écrivain, membre du Parti socialiste.